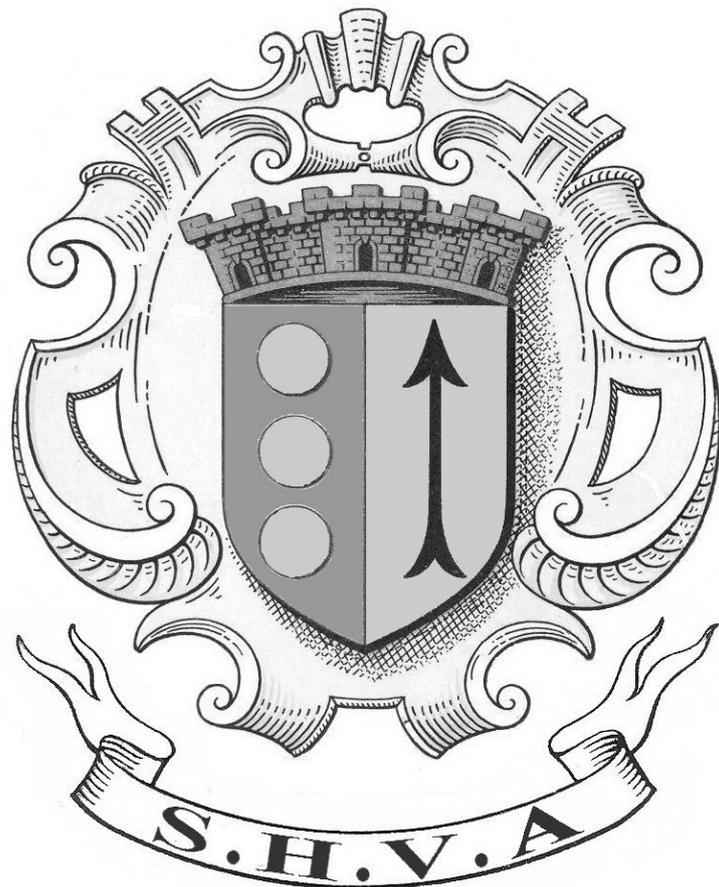


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

**Les Vertus
À travers le temps**

N°75 Juin 2013

SOMMAIRE

- **Edito**

- **Des seigneurs de Sannois à un maire d'Aubervilliers**

- **150 ans d'histoire de Saint-Gobain à Aubervilliers**

- **La Boyaudière un métier d'antan**

- **Atelier mémoire - Les italiens à Aubervilliers**

- **Malicet et Blin**

- **Avis de recherches petite pique de rappel**

- **Remerciements**

ÉDITO

La SOCIÉTÉ D'HISTOIRE et de la VIE à AUBERVILLIERS a été créée en 1979. Mais le temps passe, et elle s'essouffle...

Monsieur Jacques DESSAIN continue d'écrire l'histoire d'Aubervilliers, qui est très liée à celle de Paris. Cependant, l'âge venant, il envisage de s'arrêter à la fin du 2^e Empire et à la Commune de Paris.

Il y a encore beaucoup de choses qui se sont passées à Aubervilliers, dans le domaine politique, le boulangisme, les lois laïques, la 1^{re} guerre mondiale, le Front Populaire, la drôle de guerre (seconde guerre mondiale), la défaite, la résistance et le redressement, les IV^e et V^e républiques. Dans le domaine économique, l'essor de l'industrie, les découvertes scientifiques. Penser qu'il y a un peu plus de 140 ans, il n'y avait pas les automobiles, ni les avions, ni la radio, pas de télévision, ni d'ordinateurs...

Nous sommes en l'attente des suggestions des aubervillariens pour continuer à renforcer et porter plus avant notre Société qui, il faut le dire, vieillit...

L'Histoire s'envisage sous des angles différents et il y a toujours des choses à découvrir, même dans celle qui a déjà été écrite. Dans ce domaine, il n'y a rien de définitif et il y a toujours à chercher, à dire et à écrire.

Venez nous voir sur notre stand le Dimanche 23 Juin 2013, à la Fête des Associations.

P. M.

DES SEIGNEURS DE SANNOIS

À

UN MAIRE D'AUBERVILLIERS

Les Béraud seraient originaires de Beaucaire au bord du Rhône, dans le Languedoc. Je dis bien «seraient» car ils durent faire face à des contestations, affirmant avoir perdu leurs titres de noblesse. Seigneurs de Bonlieu, proche de Montélimar, sur le Roubion ; c'est l'attestation d'habitants de Beaucaire qui emporta la décision des juges en 1670.

Leur généalogie établie indique qu'ils furent des militaires, des écuyers au service du Roi ou des hommes proches du pouvoir (l'un d'eux suivra l'abbé Jean d'Estrée au Portugal où il se mariera, un autre Michel Béraud, en garnison à Montmédy, alors dans le Luxembourg, épousera Jeanne Willemart de Chastillon, fille d'un trésorier payeur des troupes de ce secteur : des liens se noueront).



**Les armes étaient d'azur
à une bande d'or**

Leurs biens semblent s'accroître par achats ou mariages : ce sont des Béraud de Courville (dans l'Eure ou plutôt dans la Marne), sieurs de Bonlieu, seigneurs de Sannois, de Puissart (dans la paroisse d'Aubervilliers ?), tenant en fief Choisi (Choisy ?) Hugo, le grand hôtel (?).

Le premier à venir en Ile-de-France est Léonard Béraud ; il était argentier de la petite écurie du Roi (décembre 1582).

Son descendant, Charles, fils de François, est seigneur de Bonlieu en 1670 et possède une solide propriété à Aubervilliers de plus de six hectares.

Dans le tome 4 (1re partie) p. 58/59, j'évoque sa propriété : plusieurs parcelles, mais surtout une propriété d'un seul tenant entre les rues du Landy, du Port, Régime Gosset (rue du Paradis) et Heurtault (rue aux Reines) avec un hectare de vignes. En plus de l'habitation, il a un pressoir et fait construire un colombier, signe de noblesse⁽¹⁾.

Pour en revenir à Béraud, Seigneur de Bonlieu, il est devenu celui de Sannois quand il meurt en 1710

¹ Louis XIV toujours à cours d'argent vend beaucoup de titres de noblesse : un autre contemporain d'Aubervilliers, Paul Goujon, peintre doreur du roi (spécialiste des dorures sur les meubles), habitant rue Heurtault, deviendra "Seigneur de la Baronnière" (Là, je soupçonne les nobles qui voyaient d'un mauvais œil cette «savonnette à vilains» de lui avoir fait donner un titre par dérision. Voir «Le bourgeois gentilhomme».

Ses possessions sont alors partagées entre ses trois fils. L'un, Henri, hérite de la seigneurie de Sannois ; en 1713, il est indiqué «secrétaire du Roi de la grande chancellerie de France», titre honorifique porté en échange d'une somme d'argent qui dispensait des impôts futurs.

Quand il meurt en 1742, ses deux fils se partagent l'héritage. Jean-François est chevalier, seigneur de Sannois, mais ne possède qu'un demi-hectare à Aubervilliers. Il vendra d'ailleurs l'année suivante sa seigneurie à Anne-Nicolas Delisle, propriétaire du château de La Folie à Sannois.

L'autre, François-Michel, n'est seigneur de Sannois qu'en partie mais possède une solide propriété à Aubervilliers. C'est elle que j'ai déjà évoquée à propos de ses ancêtres, mais aux corps de bâtiments, il fait ajouter une chapelle. Il pourra ainsi entendre la messe sans avoir à céder le pas à l'abbé de Saint-Denis ou au seigneur du Vivier⁽²⁾.

François-Michel a une fille, Agnès-Félicité de Courville qui se marie avec un De Francottay et lui apporte en dot la propriété d'Aubervilliers.

C'en est fini de la présence des Béraud à Aubervilliers remplacés par les Francottay. Qui est Hubert-Louis de Francottay ? C'est le fils du bourgmestre de Herstaal, ville métallurgique près de Liège : très ancienne, puisqu'un ancêtre des Carolingiens, Pépin de Herstal, en était originaire.

Quelles circonstances favorisèrent leur union ? (peut-être des rencontres à Montmédy en Lorraine comme le suggèrent des originaires de Liège). Il devient percepteur à Aubervilliers en 1803 et grand électeur du département ; il mourra en 1831 à l'âge de 88 ans. Il avait défrayé la chronique en 1791 en voulant agrandir sa propriété en abattant le mur de son jardin donnant sur la ruelle du Paradis et édifié une barrière sur la voie pour en interdire l'accès. Cela aurait été peu facilement acceptable sous l'ancien régime, mais en 1791, c'était ne pas tenir compte de l'évolution des esprits et de Francottay du abattre sa barrière et en fut pour les frais de reconstruction de son mur.

Les époux Francottay/Béraud eurent un fils, Denis-Hubert vers 1778. Il aura 20 ans en 1798 et conscrit partira pour l'Italie mener la campagne avec Bonaparte ; il servira dans le 3e régiment de chasseurs à cheval.

Il reçoit la légion d'honneur de Louis XVIII le 31/01/1815 ; lors des 100 jours, elle lui est contestée, ce qui l'amène à écrire une lettre dont j'ai publié des extraits dans le tome 4, 2e partie. Il y rappelle qu'il a été blessé en défendant le village contre les Russes.

Le 18/05/1815 il est élu maire par 38 voix sur 69, mais c'est Waterloo et une nouvelle invasion. Francottay rentre dans l'ombre sous la restauration. Arrive la monarchie de Juillet : le 26/11/1831, le préfet le nomme de nouveau maire d'Aubervilliers. Ainsi, notre village aura exceptionnellement un maire d'ascendance en partie

² Les questions de préséance sont importantes à cette époque : déjà à l'église voisine, les Montholon avaient fait construire une entrée particulière (occupée aujourd'hui par la sacristie) pour ne pas céder le pas à l'abbé de Saint-Denis lors d'éventuelles cérémonies.

belge. Il signera «Francottay membre de la légion d'honneur».

Les problèmes ne vont pas tarder avec l'apparition du choléra l'année suivante. On peut souligner son dévouement : il signe tous les actes et propose de mettre à la disposition des malades la propriété de son père qui vient de mourir. Il restera assez peu de temps maire : dès 1834 il est remplacé par Lemoine Jean-Geneviève. J'en ignore les motifs, mais ce n'est pas une mise à l'écart complète : il continuera à siéger au conseil municipal jusqu'en 1847, date de son décès. Il est célibataire, a un frère demeurant à Arnouville, un neveu architecte à Saint-Denis qui mettront en vente la demeure qui disparaîtra comme ses occupants passés. Sa tombe est dans la première allée gauche du cimetière d'Aubervilliers, mais tout est presque effacé.

Jacques Dessain

150 ANS D'HISTOIRE DE SAINT-GOBAIN À AUBERVILLIERS

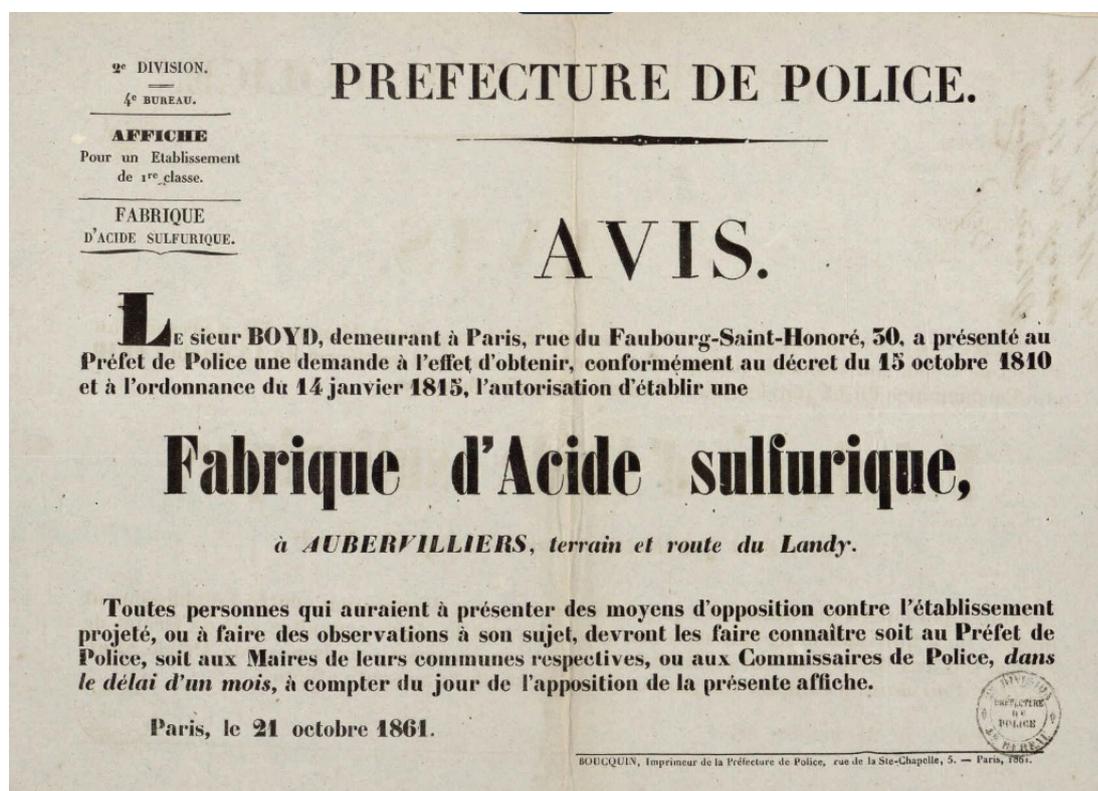
Tout le secteur autour de la rue du Landy est connu depuis fort longtemps, ne serait-ce que par les foires du Landy dont on trouve des traces au 13^{ème} siècle : elles se déroulaient pendant 15 jours en juin chaque année, et elles étaient l'occasion de réjouissances auxquelles participaient de nombreux étudiants. Les foires étaient ouvertes par l'évêque, qui venait en procession depuis Paris. L'espace du Landy était alors une zone très peu construite où on avait implanté les cultures maraichères qui alimentaient Paris, et qui se sont développées jusqu'au 20^e siècle par suite de l'extension de la capitale.

Au 18^e siècle et au début du 19^e siècle, un des produits importants pour faire du verre, celui dont l'approvisionnement était le plus aléatoire, et qui était également le plus cher (de nos jours encore), était la soude, en réalité le porteur de sodium, plus particulièrement à cette époque le carbonate de sodium. Il était obtenu par calcination de plantes poussant au bord de la mer. Pour les verres de bonne qualité, comme la glace polie, produit phare de Saint-Gobain, on préférait la barille d'Alicante [Chopinnet 2004]. L'approvisionnement de ce produit est devenu très fluctuant durant les guerres de l'Empire, de sorte qu'on a cherché s'il n'était pas possible de synthétiser le carbonate de sodium à partir de NaCl qui était abondant partout et dont l'approvisionnement était de ce fait beaucoup moins aléatoire. A cet effet, le procédé Leblanc avait été développé en 1791, dans une usine de Saint-Denis, et c'est ce procédé que Saint-Gobain a implanté en 1806 dans une usine installée à Charles Fontaine dans l'Aisne. Le procédé consiste à transformer le sel marin (NaCl) en sulfate de sodium par l'action de l'acide sulfurique, puis à réduire le sulfate en sulfure par le carbone, et enfin à faire réagir le sulfure et le carbonate de calcium (la craie ou le calcaire) pour former le carbonate de sodium. C'est donc ce carbonate de sodium, issu de l'usine de Charles Fontaine, dans l'Aisne, qui servait à élaborer le verre de l'usine de Saint-Gobain, également dans l'Aisne, sous l'Empire. La fabrication du carbonate de sodium constituait un changement important dans l'organisation de Saint-Gobain, puisqu'il s'agissait d'une véritable industrie chimique. Assez rapidement l'usine de Charles Fontaine s'est révélée trop petite et située de façon peu commode par rapport à Saint-Gobain, et une nouvelle usine a été construite, à Chauny (toujours dans l'Aisne) en 1822. Dans les années 1830, l'activité verrière est devenue un peu fluctuante du fait de la conjoncture et aussi de l'apparition de concurrents et il est apparu que la soudière de Chauny ne pouvait être amortie que si sa production ne dépendait pas uniquement de l'industrie verrière. C'est ainsi que l'usine de Chauny a été

agrandie de façon à pouvoir fournir du carbonate de sodium à d'autres industries que l'industrie verrière, et que Saint-Gobain, soucieux de préserver ses sources de carbonate de sodium pour sa production verrière, a été amené à se lancer dans l'industrie chimique.

Nous avons vu que le procédé Leblanc faisait appel à l'acide sulfurique pour transformer le chlorure de sodium. L'acide sulfurique était de ce fait devenu un produit stratégique. Sa fabrication se faisait dans des chambres de plomb : on brûlait du soufre ou de la pyrite (FeS_2), ce qui conduisait à SO_2 qui était ensuite oxydé en SO_3 par l'oxygène, les oxydes d'azote servant de catalyseur. Par action de l'eau on obtenait l'acide sulfurique. L'intérêt des chambres de plomb était que le plomb se recouvrait de sulfate de plomb, qui est insoluble dans l'acide sulfurique, et formait ainsi une couche protectrice qui limitait la corrosion.

En 1861, un anglais, John Frederic Boyd, demanda l'autorisation de construire une usine d'acide sulfurique sur le site du Landy (juste au sud de ce qui est actuellement la rue du Landy, à l'ouest du canal). L'autorisation lui a été accordée en 1862, malgré l'hostilité des habitants qui redoutaient une contamination de leurs productions agricoles.



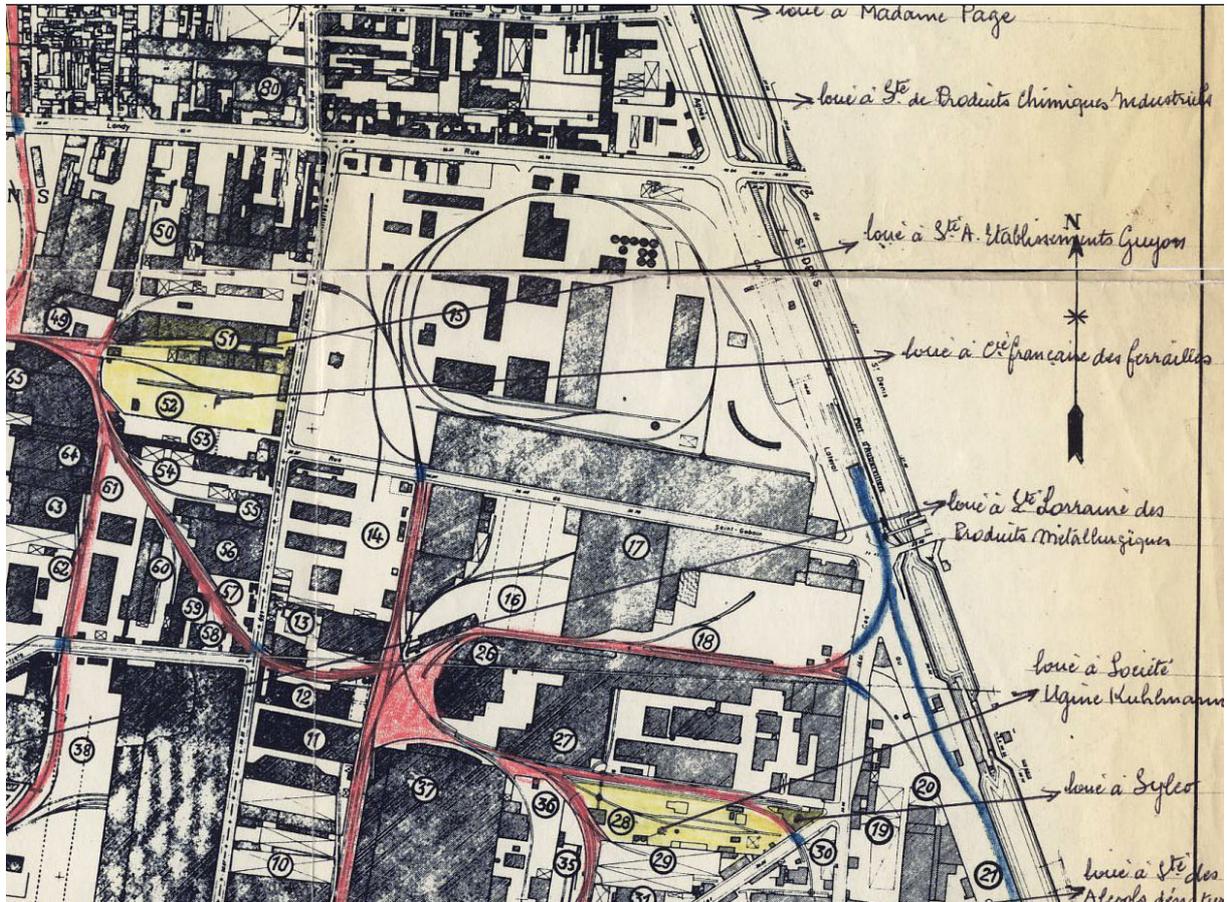
Demande d'autorisation d'implantation d'une usine de fabrication d'acide sulfurique ; Archives de Saint-Denis, cote CT1201

M. Boyd n'était pas un chimiste et encore moins un entrepreneur expérimenté. Sans doute guidé par l'appât du gain uniquement, il était peu soucieux de développer son procédé et il eut des déboires avec l'administration qui lui demanda à plusieurs reprises (dont 1864 et 1866) de remédier aux émanations dues au mauvais état des chambres de plomb et aux vapeurs nitreuses : l'administration lui demanda explicitement de récupérer les vapeurs nitreuses par le procédé Gay-Lussac (qui était directeur à Saint-Gobain). Boyd décida alors de vendre son usine, en réalisant une plus-value intéressante du fait de la valeur des terrains, bien situés (proximité du canal, des voies ferrées, de la route de Flandre...). La Société des Manufactures des glaces et produits chimiques de Saint-Gobain, Chauny et Cirey, soucieuse d'augmenter ses capacités de production de soude, décida de se porter acquéreur, par l'intermédiaire de Charles Colin. L'accord fut signé en 1866. Saint-Gobain développa de nouvelles capacités de production, avec quatre nouvelles chambres de plomb.



*Usine d'Aubervilliers. — Wagons-citernes
et emballages d'acide.*

Usine de fabrication d'acide sulfurique vue de l'angle de la rue du Landy et du quai Lucien Lefranc, avec en arrière plan les travées de stockage du superphosphate. A droite, la cheminée qui a subsisté jusqu'en 1983.



Plan du quartier du Landy, après l'implantation de Saint-Gobain, au début du 20^e siècle

Ils ont été construits le long de la rue de Saint-Gobain, côté nord, dans l'architecture classique de l'époque pour des bâtiments industriels : soubassement en meulière, murs en briques, charpente en bois (mélèze) d'une portée de 18 m, toit en tuiles. 19 travées de 50 m de long sont ainsi construites entre 1886 et 1891 et les superphosphates y sont stockés, l'arrivée se faisant par des petites nacelles suspendues. Ces travées étaient assez nettement séparées de l'usine de production elle-même, située entre les 19 travées et la rue du Landy. A son apogée, le site comportait cinq chambres de plomb, toutes équipées de colonnes Gay-Lussac, qui assuraient la production évaluée vers 1900 à 68 000 tonnes d'acide sulfurique, 44 000 tonnes de superphosphates et environ 1 500 tonnes d'acide nitrique par an. Cette activité (et surtout la production d'acide sulfurique) était très polluante. On en trouve des traces dans des livres dont celui de Léon Bonneff et dans le film « Aubervilliers » réalisé par Eli Lotar en 1945 avec un commentaire et les chansons écrits par Jacques Prévert : la manufacture « d'Aubervilliers emploie 250 ouvriers pour la fabrication d'acide sulfurique, d'ammoniaque, d'engrais et de produits décapants et dégraissants ». Cette activité cessera quelques années après la seconde guerre mondiale.



La façade sud de Saint-Gobain Recherche vue de la rue de Saint-Gobain, dans les années 1980, avant la rénovation des bâtiments

En 1920 un petit centre de recherche avait été créé, sur le côté sud de la rue de Saint-Gobain, fonctionnant en parallèle avec le laboratoire de la place des Saussaies où était implanté le siège social de Saint-Gobain. Le centre d'Aubervilliers faisait surtout des essais sur pilotes, le développement étant laissé aux usines elles-mêmes.



SGR après la rénovation début 2001

En 1950 la recherche de Saint-Gobain se faisait dans deux laboratoires : celui du boulevard de la Villette à Paris (pour le verre) et celui de la Croix de Berny (pour la partie organique). En 1959 on a fait le projet de créer un centre unique. Plusieurs hypothèses ont été envisagées, dont Olivet près d'Orléans. Les essais bruyants, qui ne pouvaient être réalisés à Paris, étaient effectués à Aubervilliers, dans le bâtiment de stockage des superphosphates, à condition que cette installation soit provisoire. En 1962, la fusion Saint-Gobain et Péchiney va changer la donne. Péchiney possédait déjà un laboratoire à Aubervilliers depuis 1954, rue des Gardinoux, et la recherche concernant la chimie s'y concentra. Mais le bâtiment des superphosphates était exclu de

la fusion : il était utilisé pour la recherche verrière (T1-T12), en parallèle avec le boulevard de la Villette, les autres travées étant utilisées par les services techniques de Saint-Gobain. La même année (1962), la ville de Paris proposa

d'acheter le site de la Villette. Un nouveau projet de déménagement du centre de recherche a été élaboré, à Rambouillet cette fois. Ce projet n'a pas abouti. Le site d'Aubervilliers ne pouvait être envisagé, au moins officiellement, du fait du plan d'aménagement du territoire visant à rééquilibrer les installations industrielles sur le territoire français en faveur de la province. En 1967, le principe d'une mise à disposition du site du boulevard de la Villette a été acté. Deux hypothèses ont été étudiées pour héberger le centre de recherche de Saint-Gobain : Aubervilliers (non officiellement) et Orléans qui constituait une hypothèse acceptable vis-à-vis de la politique du plan. 1968 bouleversa la donne : le site du boulevard de la Villette a été exproprié, ce qui relança Aubervilliers (locaux disponibles, proximité...). En 1969 après la fusion Saint-Gobain Pont-à-Mousson, on hésita entre rénover le site d'Aubervilliers et construire un nouveau centre. Mais des questions de coûts ont fait pencher la balance en faveur d'une rénovation légère. Le même problème s'est posé dans les années 1990, avec différents sites envisagés, mais là encore des questions de coûts ont incité à moderniser les locaux de la rue de Saint-Gobain. Les terrains où étaient installées les productions d'acide sulfuriques, entre les 19 travées de la rue de Saint-Gobain et la rue du Landy, propriété de Péchiney-Saint-Gobain, ont été profondément modifiés depuis les années 1970. Tous les anciens bâtiments ont été démolis et Saint-Gobain s'en est porté acquéreur quand ils ont été mis en vente (dans les années 1990), sous réserve qu'ils soient décontaminés. Des projets d'agrandissement et d'installation de nouvelles activités de SG ont été envisagés, mais n'ont pas vu le jour jusqu'à présent.

Actuellement le centre de recherche de Saint-Gobain (Saint-Gobain Recherche) emploie plus de 400 personnes, 500 si on compte les services techniques qui sont dans les mêmes locaux, et constitue le centre de recherche le plus important du groupe. Malgré la diversification qu'a connue Saint-Gobain depuis 20 ans, le centre d'Aubervilliers continue à travailler principalement, mais pas exclusivement, sur le verre. Paradoxalement, Saint-Gobain, très connu pour ses productions verrières, n'a jamais produit industriellement le moindre verre commercial dans son usine d'Aubervilliers. De nombreuses autres usines ont au contraire produit beaucoup de verre (et de cristal) de grande qualité dans la région au 19^e siècle et début du 20^e : verreries Legras à Saint-Denis ou la cristallerie de Pantin ou celle de Clichy.

Patrice Lehuédé

Bibliographie

M.-H. Chopinet :

« Evolution des alcalins dans les mélanges vitrifiables depuis le 18^{ème} siècle »,
Verre 9-6 (2004), p. 38-45

Léon Bonneff :

« Aubervilliers », Saint-Vaast-la-Hougue, L'Amitié par le livre, 1949,
p. 288

Rééd. Saint-Denis, Éditions le Vent du Ch'min, 1981, p. 291

Plans du quartier du Landy :

<http://www.plaine-memoirevivante.fr/articles.php?lng=fr&pg=30>

http://plamemviv.free.fr/images2/cfi_final/032_vdr_01.html

Carte de l'usine Saint-Gobain :

<http://www.scribd.com/doc/12935102/9/IV-1-Analyse-historique-de-la-ville-d%E2%80%99Aubervilliers>

Activité de Saint-Gobain et plan du site :

http://www.atlas-patrimoine93.fr/pg-html/bases_doc/inventaire/fiche.php?idfic=001inv045

LA BOYAUDIÈRE

UN MÉTIER D'ANTAN

Un nouvel extrait du livre de Léon Bonneff sur Aubervilliers

Une enfant vient de rater son certificat d'études et doit donc travailler.

La petite débuta un lundi matin à la boyauderie. Elle n'était pas la plus jeune ; il y avait avant elle des fillettes de douze ans qui grattaient les boyaux en ouvrières expérimentées.

La boyauderie n'offre pas l'aspect répugnant des fabriques d'engrais. C'est un atelier dallé, au toit vitré. Il y fait frais en été, très froid en hiver à cause de l'eau épandue partout. Dans les bassines semblables à ces auges de pierre où l'on fait boire les chevaux, croupissent des serpents bruns ou jaunâtres qui sont des intestins des bêtes. A chaque pas que l'on fait sur les dalles, on entend les chaussures battre l'eau, flic, floc. Les boyaudières sont alignées, debout, le long d'un mur. Chacune d'elles a son baquet plein d'eau et un seau rempli de boyaux frais. On dirait des laveuses de campagne ; dans chaque baquet trempe une planche inclinée qui rappelle la planche à savonner sur quoi les lavandières frottent le linge et le battent. Les boyaudières tirent du seau les longues entrailles arrachées le matin aux bêtes de boucherie ; elles les dévident sur la planche et avec un grattoir à dents, pareil à un gros peigne, elles raclent les boyaux pour les vider et les aplatir. Puis, elles les suspendent à leur droite et on dirait, tant la potasse de l'eau a blanchi la marchandise, que c'est du fil à tisser la toile qui pend en écheveaux.

Prenant à pleines poignées cette ficelle animale, molle et gluante, elles s'aspergent d'eau. Il faut les voir sortir de l'atelier avec leurs jupes trempées qui dégouttent et marquent par les gouttelettes leur passage dans la poussière.

Dans la boyauderie, on ne sent rien d'abord qu'une odeur fraîche et moisie, l'odeur d'une cave. Puis, lentement, une inquiétude harcèle le visiteur, se change en malaise, on dirait que l'air manque, que les objets s'animent et se soulèvent doucement. Viennent après la suffocation et la nausée. Les ouvrières disent que c'est l'odeur de la mort. Pour la combattre, les boyaudières ont chacune, à portée de la main, une tabatière ouverte.

Ainsi peuvent-elles continuer le travail. Mais elles emportent cette odeur. Les gens d'Aubervilliers les reconnaissent dans la rue. Aux bals des Quatre-Chemins,

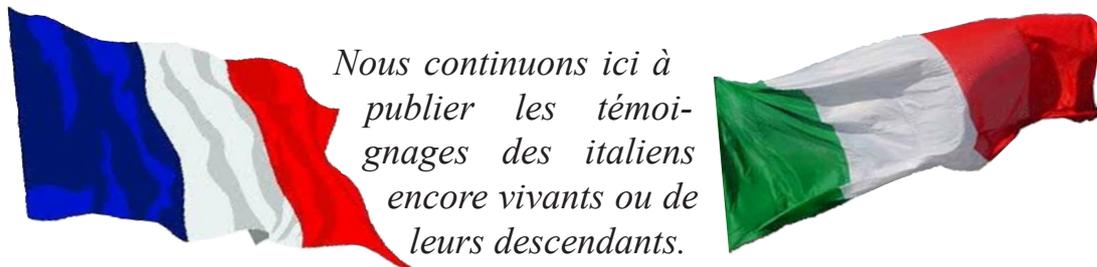
où pourtant on n'exige pas des raffinements de luxe, on fait souvent affront aux pauvres ouvrières. Dans les gargotes, on fuit leurs tables. Elles gagnent peu d'argent, dix centimes l'heure pour commencer et un centime d'augmentation ensuite. Aussi ne possèdent-elles pas beaucoup de vêtements de rechange et ne peuvent-elles se donner des soins coûteux de propreté. Comment prendre un bain dans un logement d'une pièce où toute la famille vit pêle-mêle ? Autant se montrer toute nue sur le boulevard Victor Hugo. Et les bains, dans les établissements, coûtent soixante centimes, pourboire non compris. Si beaucoup de boyaudières portent encore, l'usine quittée, l'odeur de la mort, ce n'est pas leur faute. Celles qui peuvent se laver sont aussi coquettes que les autres et ne se distinguent pas des cartonnières, des trieuses de chiffons et des « fabricantes » de colis.

Bientôt, la mère s'aperçut que la petite mangeait avec difficulté. Elle n'avait pas perdu l'appétit, Mais elle tenait sa fourchette avec peine. La potasse que l'eau porte en dissolution creuse la peau des petites filles, trace dans leurs paumes des sillons qui restent vifs ; elles ne peuvent plus fermer la main. »

Christiane Jeunet

ATELIER MEMOIRE

LES ITALIENS A AUBERVILLIERS



Domenico TERZULLI
Un Italien à AUBERVILLIERS
Par son fils Pascal

Domenico TERZULLI est né en 1902 à CORATO province de BARI, région des POUILLES de parents agriculteurs.

Après la guerre de 1915-1918, Pasquale TERZULLI, le père de Domenico décède de la jaunisse.

Domenico a deux frères, Michele et Antonio, et deux sœurs Maria (l'aînée) et Antonietta

Toute la famille émigre à Monza (Lombardie) où se trouve le célèbre circuit automobile. Vers 1920 Domenico travaille chez BERETTA, fabricant d'armes bien connu.

En 1922 Départ pour le service militaire comme engagé. Il se retrouve à Beyrouth, Benghasi, Damas. A Beyrouth il contracte le «Typhus Noir». Il est soigné par des religieuses françaises qui lui disent : « *Mon cher petit Domenico, soyez sobre et ne faites pas d'excès dans la vie.* »

Domenico, guéri, quitte Beyrouth pour Marseille. Il y travaille comme peintre en bâtiment. Il apprend le métier sur différents chantiers dans toute la France.

En 1925 il habite avenue d'Italie à Paris

En 1927 il régularise sa situation à la Préfecture de Police de Paris. C'est alors qu'il rencontre Paolina QUAGLIA originaire d'Asti (Piémont).

En 1929 Domenico et Paolina se marient à Paris dans le 11^e arrondissement et viennent s'installer à Aubervilliers Bd Edouard Vaillant. Ils déménagent ensuite pour s'installer rue des Cités.

En 1931 naissance de Lucie qui malheureusement décède 6 mois après.

En 1933 naissance de Pascal. On lui donne le prénom de son grand père comme cela se pratiquait beaucoup en Italie à cette époque là.

En 1937 la famille habite rue Baudin⁽³⁾ (quartier de La Villette) Elle y restera jusqu'en avril 1976.

En août 1939 la famille part en Italie voir les parents de Paolina à Turin avec le secret espoir de retourner vivre au pays. Ils s'installent à Monza où Pascal fait sa rentrée scolaire.

En 1939 devant les difficultés rencontrées la famille de Domenico rentre à Aubervilliers. Le passage de la frontière à Domodossola présente également de grandes difficultés. Quelques mois après leur retour Mussolini déclarait la guerre à la France.

La guerre et la période de l'occupation allemande

L'hiver 1940-1941 est très froid. Ils n'ont pas de cheminée dans l'appartement, alors on se débrouille, on met des braises dans un faitout et la nuit la famille a failli être asphyxiée monoxyde de carbone.

En mai 1940 Domenico et Paolina décident de ne pas partir en exode. Aux quatre chemins ils voient arriver les allemands par la RN2. Un allemand offre du chocolat à Pascal. Un voisin s'offusque « *Et si c'était empoisonné ?* » Pascal a mangé son chocolat quand même.

Durant l'occupation, Domenico n'a pas de travail, cependant un ami l'aide à trouver des bricoles à faire.

En 1943 la famille rend une visite à des amis à Boulogne Billancourt. Par malchance, c'est juste au moment du bombardement des usines Renault. Les américains bombardent de très haut, ce qui éparpille les bombes et provoque beaucoup de dégâts dans la population autour de l'usine. La famille TERZULLI n'est pas touchée mais les amis se retrouvent sinistrés. Ils seront hébergés par la famille TERZULLI pendant plusieurs mois.

A la libération, ça tiraille un peu de tous les côtés. Deux FFI⁽⁴⁾ sont montés jusqu'à l'appartement « *Il paraît qu'on tire de chez vous* ». Ils se mettent sur le balcon pour constater que personne ne s'y trouve. D'autres FFI arrêtent un type qui habite en face. Ils veulent le fusiller. Domenico arrive à les convaincre d'en parler d'abord à leur chef.

En 1947 Domenico, Paolina et Pascal sont naturalisés français.

3 Cette rue n'existe plus.

4 FFI Forces Françaises de l'Intérieur.



Venise août 1937

A droite la famille Domenico/TERZULLI. Assis sur la colonne leur fils Pascal

A gauche la famille MAGGIULLI (sœur aînée de Domenico - Debout leur fille Lucia - A l'arrière cachée, la grand'mère de Pascal et Lucia

prescriptions sanitaires des religieuses de Beyrouth à ceci près : il fumait un paquet de cigarettes par jour.

Domenico avait un tempérament généreux et loyal envers ses engagements. Il lui est arrivé d'avoir à subir des menaces lors du Front Populaire de 1936, dans le cadre même de son travail.

En 1957 Domenico soigné depuis un an pour un problème cardiaque est hospitalisé. Il décède brutalement d'une crise d'urémie. Il aura survécu 34 ans à son typhus noir.

Qui était Domenico ?

Domenico et sa famille ont traversé la période de la guerre, l'occupation et la libération sans être inquiétés. Une grande interrogation cependant : les étrangers n'avaient pas droit au masque à gaz.

Durant la guerre 1915-1918, enfant, à CORATO dans les champs, il était effrayé par le passage des avions à basse altitude au point de ne pas voir les fils de fers barbelés.

Son plat préféré était une sorte de pâtes longues comme des spaghettis appelés « Sega » accommodés avec une sauce rustique composée d'huile d'olives, ail et anchois.

Domenico disait souvent malicieusement : « *Le palier est en France, quand vous passez le paillason, vous êtes en Italie.* »

Le typhus noir ne l'a plus fait souffrir. Il avait cependant conservé une sorte de bronchite chronique. Il a respecté les

Pascal fils de Domenico

Pascal a été à l'école Jean Macé avec Pierre MORBELLO, frère de la famille de celui qui tenait un magasin de cycles Bd Edouard Vaillant. Le père est décédé pendant la deuxième guerre mondiale.

A 20 ans Pascal ne veut pas faire de service militaire. A partir d'une primo-infection, le docteur TRONCIN lui donne des papiers à remettre au conseil de révision. Il est d'abord ajourné puis exempté.

Au cours d'un voyage à Turin, au début des années 60, Pascal rencontre Maddalena FINA originaire de SALUZZO province de CUNEO Région Piémont mais surtout elle habite Paris et se trouve en vacances dans sa région natale.

Pascal et Madeleine se marient le 5 décembre 1964 dans le 13^e arrondissement. Ils auront une fille Anne et un garçon Dominique⁽⁵⁾. Ils viendront habiter Aubervilliers 3 rue Léopold Réchossière.

Pascal citoyen français reste fidèle à ses racines. Il a appris les bases de la langue italienne à ses enfants.

Propos recueillis par Michel Sarnelli

5 Dominique, c'est Domenico en italien comme le prénom de son grand père.

MALICET & BLIN

FOURNITURES D'ENGRENAGES
 en Fonte, Bronze, Acier, Cuir
 DIAMÈTRE MAXIMUM 5 MÈTRES
 POUR TOUTES INDUSTRIES

PIÈCES DÉTACHÉES POUR AUTOMOBILES
 ROUEMENTS A BILLES



ENGRENAGES

Récompenses aux
 EXPOSITIONS UNIVERSELLES

PARIS 1900 { MÉD. ARGENT "Engrenages"
 MÉD. OR "Acatene"

ST LOUIS	1904	Hors Concours
LIÈGE	1905	Grand Prix
MILAN	1906	Hors Concours
BRUXELLES	1910	Grand Prix
GAND	1913	Hors Concours
LYON	1914	Hors Concours


 CHÈQUES POSTAUX PARIS 918.4.8
 R.C. SEINE N°62.654

Etablissements Malicet & Blin
"Mab"
 Adresse Télégraphique:
 MAB-AUBERVILLIERS
 Codes A.Z. / ABC. 5°
 TÉLÉPH. 1^{re} Ligne NORD 13-03
 2^{de} Ligne NORD 54-56
 Réseau de Paris
 SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 12.000.000 FRANCS
 103, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE A AUBERVILLIERS (4 Chemins Seine)

Aubervilliers, le 31/05/2013

MALICET & BLIN, un nom qui fait partie du patrimoine industriel de ce quartier d'Aubervilliers, au même titre que la Parfumerie PIVER, l'abattoir LA NATIONALE, les savonneries LEVER, ou la manufacture des ALLUMETTES.

Cette usine, après avoir été installée à sa création dans les années 1890 Rue des Quatre-Chemins, se situait ensuite au 103 Avenue de la République.

Un grand bâtiment, tout en longueur, avec, au-dessus d'un porche quasi-central, une énorme pendule qui était facilement repérable et qui donnait l'heure à toute une population. Elle a rythmé la vie du quartier. Cette usine est à l'origine du pédalier de bicyclette, grâce à l'invention du roulement à billes ; c'était une usine de mécanique générale et d'outillage de précision, allant des très grosses pièces aux plus petites. Lors de la première guerre en 1914, les obus étaient tournés dans ses ateliers, les femmes y participaient en grand nombre, les hommes ayant été appelés au plus près des zones de conflit.



2001



1874

Dans les années soixante, on y fabriquait des tourelles pour les chars de combat AMX. La guerre, toujours la guerre... Je me souviens que, travaillant au Service du Personnel, je remplissais des dossiers «*d'affectations spéciales*» afin que les hommes travaillant à cette production restent affectés à l'usine en cas de conflit afin de ne pas désorganiser la production.

L'usine, autant que je m'en souviens, employait environ 1300 personnes, tous effectifs *productifs et improductifs* confondus. C'est ainsi que nous les nommions dans les nombreuses statistiques que nous étions obligés de fournir à divers organismes.

La partie administrative était située dans le grand bâtiment de façade : services de comptabilité (facturation, paies), service du personnel, service des achats, atelier de dessin industriel, Direction, salles de réunion.

L'usine était ensuite divisée en deux ateliers principaux : l'atelier A, situé entre l'Avenue de la République et sa parallèle la Rue Trevet, et l'atelier B situé entre la Rue Trevet et les abattoirs La Nationale. Pour aller de l'atelier A à l'atelier B, il fallait emprunter un souterrain à hauteur du 29 Rue Trevet : deux énormes monte-charges à l'entrée et à la sortie de ce souterrain, qu'empruntaient des chariots Fenwick lourdement chargés.

Dans l'atelier B, deux parties essentielles : des tours énormes qui découpaient, sous des jets d'huile, des pièces métalliques en laissant au sol des paquets de grenailles et de copeaux métalliques ; cet atelier était particulièrement pénible par le bruit infernal des machines, les odeurs d'huile tiède, et la dangerosité : à certains postes, les hommes avaient les mains attachées afin qu'elles soient rejetées en arrière dans certains fonctionnement du tour, afin d'éviter autant que faire se peut les amputations de doigts . Dans cet atelier B, une partie plus petite et plus calme réservée au contrôle des pièces, avec un personnel essentiellement féminin.

Au delà de cet atelier, une grande cour où se trouvait notamment la cantine, cour qui avait, comme aujourd'hui, sa sortie sur la Rue Henri Barbusse.

L'atelier A bénéficiait aussi de tours, d'outils de précision (alésage, décolletage, etc.) mais beaucoup moins impressionnants que ceux de l'atelier B. Il y avait aussi moins de bruit. Un premier étage auquel on accédait par un escalier métallique, nous emmenait dans un atelier d'outillage de précision : là le souvenir que j'en garde c'est une atmosphère feutrée où les objets étaient manipulés avec les gants blancs et où la poussière était interdite. Le calme de cet endroit était surprenant lorsque l'on arrivait de l'atelier B... Dans cette partie entre avenue de la République et rue Trevet il y avait aussi un atelier de peinture : je revois les litres de lait distribués journallement aux peintres pour éviter les intoxications à la peinture. Là aussi le magasin de stockage du petit matériel pour l'approvisionnement des ateliers, et des produits finis en attente de livraison.

Mon histoire avec MALICET & BLIN a commencé en Février 1958 : j'avais tout juste 16 ans et ce fût mon premier emploi. J'avais mon brevet (on dirait des collègues

aujourd'hui) et un mois d'apprentissage de sténodactylographie. J'étais pleine de bonne volonté, contente de travailler : j'étais au service comptable, j'effectuais quelques travaux d'employée aux écritures et de dactylo, je faisais du classement, donnais des coups de mains dans tous les services administratifs, distribuais le courrier dans les divers ateliers. Puis un service du personnel a été créé auquel j'ai été affectée. Premier travail : faire des recherches dans les archives au moment de la mise en place des retraites complémentaires pour voir si des personnes pouvaient y prétendre. Ce fût une tâche longue et fastidieuse, mais intéressante. Il fallait voir la tête des anciens personnels que nous convoquions pour leur dire : vous allez recevoir une retraite complémentaire, alors qu'ils n'avaient jamais cotisé... Ensuite le travail dans ce service m'a passionnée car il était toujours très différent même si les mêmes tâches revenaient soit chaque jour, soit chaque mois, chaque trimestre, chaque année.

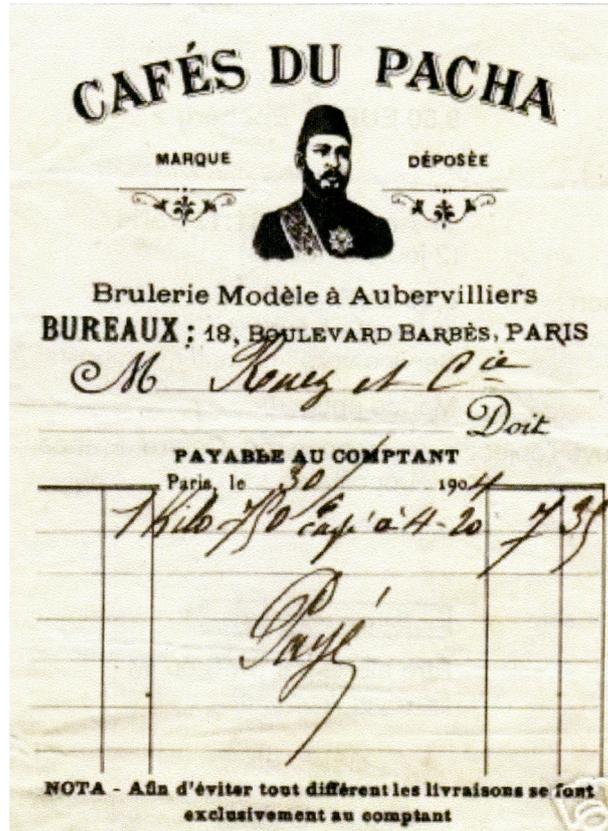
Puis en 1966, après être passée dans le groupe SKF (acières suédois), l'usine a été fermée, le personnel délocalisé sur Ivry, sur Tours, ou licencié. J'ai dû participer à cette fermeture d'usine : ce ne fut pas de gaieté de cœur, mais c'était ainsi et je n'y pouvais rien.

L'usine est devenue le Lycée Technique Jean Pierre Timbaud pour ce qui concerne l'atelier A ; l'atelier B quant à lui accueille maintenant les services techniques de la Ville. Le souterrain a été bouché et suscite un questionnement important... Trois immeubles de la Rue Trevet, les 27, 29 et 31, qui étaient la propriété de l'usine MALICET & BLIN qui y logeait ses ouvriers ont été réhabilités et font partie de l'Office HLM de la Ville.

Ainsi va la vie...

Pierrette Meunier

AVIS DE RECHERCHES



Nous recherchons l'adresse de cette brûlerie à Aubervilliers.

PETITE PIQÛRE DE RAPPEL

Nous n'avons pas obtenu d'échos – ou très peu – aux avis de recherches suivants :

N° 62 de mai 2007

- ☞ Chansons se rapportant à Aubervilliers dans notre article « Un petit Air ».
- ☞ La cloche fabriquée par les élèves du centre d'apprentissage qui auraient aimé la retrouver et se retrouver.

N° 63 de novembre 2007

- ☞ Le club des Tritons le long du canal.

N° 68 de novembre 2010

- ☞ Classe de 3^{ème} année du cours complémentaire Paul Doumer ?

N° 72 de juin 2012

- ☞ Société de sauvetage à Aubervilliers et l'Union ouvrière de Sainte-Marthe.

Vous avez la moindre information, le moindre commentaire à faire, merci de nous contacter.

REMERCIEMENTS

Remerciements à Mme B.M. qui, ayant fait toute sa carrière professionnelle, ainsi que son mari, au sein de la COMPAGNIE DE SAINT-GOBAIN, nous a gentiment prêté des ouvrages retraçant la vie de cette manufacture, ses diverses activités et sur la fabrication du verre, ouvrages qui nous ont permis d'alimenter notre article sur ce sujet.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE.....	1
ÉDITO.....	3
DES SEIGNEURS DE SANNOIS À UN MAIRE D'AUBERVILLIERS.....	5
150 ANS D'HISTOIRE DE SAINT-GOBAIN À AUBERVILLIERS	8
LA BOYAUDIÈRE UN MÉTIER D'ANTAN	16
ATELIER MEMOIRE LES ITALIENS A AUBERVILLIERS.....	18
<i>Domenico TERZULLI Un Italien à AUBERVILLIERS Par son fils Pascal</i>	18
MALICET & BLIN	22
AVIS DE RECHERCHES.....	26
REMERCIEMENTS	27

SOCIETE D'HISTOIRE - Ferme Mazier

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : societe.histoire.aubervilliers@gmail.com